

Virgule

LE MAGAZINE DE FRANÇAIS
ET DE LITTÉRATURE
POUR LES 10/15 ANS

Reportage

UN VOYAGE EN SYRIE,
PAR ERIK L'HOMME

Atelier

"MERDRE",
UN ÉPENTHÈSE !

En poster,
une figure
de style :
l'antiphrase

Voltaire

un esprit des *Lumières*

Le mot du mois

UBIQUITÉ

France MÉTRO 6,00 € - AND 6,00 € -
BEL/LUX 7,00 € - DOM 7,00 € -
ESP/ITA/GR/D/PORT.CONT. 7,00 € - CH
11 FS - CANADA 9,99 \$ CAD - NCAL/S
900 CFP - POL/S 950 CFP

L 16108 - 138 - F: 6,00 € - RD



Menuet

À Léopold Bauby

Les violes grincent
Et les clavecins
Dans le salon bleu, les marquis très minces,
Les dames nu-seins,
Avec des roideurs de marionnettes
Muettes
Font un menuet
Muet.

Ô têtes poudrées !
Les larges yeux noirs,
Près du foyer clair aux larges flambées,
Sont vos purs miroirs :
Sur ces miroirs noirs de perruques roses
Se pose
Un miroitement
Charmant.

Dans le parc bleuâtre
Où pleure un jet d'eau,
Du salon dansant, on peut voir s'ébattre
Des robes Watteau.
Pour fuir les galants, grimpent aux échelles
Des belles,
Laisant voir leur bas
D'en bas.

Monsieur de Voltaire
Est d'un grand talent.
Il fait avec goût les rimes légères,
Et, voûté, tremblant,
Avec son visage aux rides de pomme,
Cet homme,
Cet homme est vraiment
Charmant.

Francis Jammes, *Vers*, 1892.



Énigme !

Dans la troisième strophe de ce poème, Francis Jammes évoque des « robes Watteau ». À qui ou à quoi fait référence le nom de Watteau ?

À UNE VILLE HOLLANDAISE – À UNE REINE D'ÉCOSSE
– À UN COUTURIER ANGLAIS – À UN PEINTRE
FRANÇAIS – À UN ÉCRIVAIN SUISSE – À L'HÉROÏNE
D'UN CONTE DE VOLTAIRE – À UN CHÂTEAU
ALLEMAND – À UNE DÉESSE DE LA MYTHOLOGIE
SCANDINAVE

Voltaire

L'HOMME-LUMIÈRE

« Ce n'est donc plus aux hommes que je m'adresse ; c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps [...]. Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, et des mains pour nous égorger [...]. Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! »

Voltaire, *Traité sur la tolérance*, chap. XXIII,
Prière à Dieu

Le mot *lumière*, au sens figuré, désigne "ce qui éclaire l'esprit", et donc s'oppose à l'ignorance ou à la sottise ; et quand on dit de quelqu'un « c'est une lumière ! », cela signifie que cette personne est très intelligente ou très instruite. Au pluriel, et toujours dans un sens figuré, les lumières, c'est le savoir, les connaissances, et aussi, avec une majuscule, le nom donné à un vaste mouvement de pensée qui s'est développé au XVIII^e siècle, pour cette raison aussi appelé « le siècle des Lumières ».

Écrivain et philosophe engagé dans le mouvement des Lumières, esprit éclairé, Voltaire (1694-1778) a mené un combat acharné contre l'obscurantisme*, contre l'ignorance, contre les superstitions et les préjugés, contre l'intolérance et le fanatisme religieux. Il est l'auteur d'une œuvre littéraire très variée : pièces de théâtre, poèmes épiques, romans, contes philosophiques...

AVANT VOLTAIRE : FRANÇOIS-MARIE AROUET

Voltaire est un nom de plume, le pseudonyme de François-Marie Arouet, né le 21 novembre 1694, à Paris... ou bien le 20 février de la même année, à Châtenay (un village proche de Paris). Car il y a deux versions des circonstances de cette naissance.

La première version est celle, officielle, qui figure sur l'acte de baptême de François-Marie Arouet : sur ce document, rédigé à Paris le 22 novembre 1694, il est écrit que l'enfant est né la veille ; et cet enfant est enregistré comme le fils de « François Arouet, conseiller du Roi, ancien notaire » et de « Marguerite Daumard, sa femme ».

La deuxième version est celle que Voltaire lui-même a donnée à plusieurs reprises à ses amis, leur affirmant être né en février et non en novembre, et à Châtenay plutôt qu'à Paris. Et Voltaire a aussi prétendu que son véritable père n'était pas François Arouet, mais un certain Claude Guérin de Rochebrune, poète et chansonnier avec lequel sa mère aurait eu une liaison. Cela n'est pas invraisemblable. Mais il est possible aussi que Voltaire ait voulu réécrire l'histoire de ses origines, pour les rendre à la fois plus romanesques et plus nobles (puisque Rochebrune était issu d'une famille aristocratique, et qu'en outre il composait des vers)...

Quoi qu'il en soit, le petit François-Marie, à sa naissance, est un bébé chétif et souffreteux, presque mort-né (« Je suis né tué », dira Voltaire). Ce nourrisson, si faible, survit pour-



* akq-images

tant, et remporte ainsi le premier combat de son existence.

C'est à Paris, et dans une famille bourgeoise et aisée, car son père a acquis une fortune confortable, que François-Marie grandit. Il a un frère et une sœur aînés, Armand et Marguerite-Catherine. Sa mère meurt en 1701, alors qu'il a sept ans à peine. Trois ans plus tard, le jeune garçon entre comme interne au collège Louis-le-Grand, un établissement prestigieux, dirigé par des jésuites (des religieux appartenant à la Compagnie de Jésus, une congrégation catholique).

À Louis-le-Grand, François-Marie Arouet est un élève brillant, qui se fait remarquer par la vivacité de son intelligence et par la précocité de ses talents littéraires. Il compose, en français et en latin, des vers qui forcent l'admiration de ses maîtres. Grâce à ces maîtres, François-Marie se découvre une passion pour le théâtre, qui fait partie de l'enseignement, étonnamment moderne pour l'époque, dispensé par les jésuites : chaque année, les collégiens apprennent une pièce de théâtre qu'ils mettent en scène et qu'ils jouent, en représentation, à la fin de l'année scolaire, lors de la cérémonie de remise des prix.

* Obscurantisme : attitude de ceux qui s'opposent à la diffusion du savoir et qui veulent que l'accès à l'instruction et aux connaissances soit réservé à une élite.

Voltaire

En 1711, quand François-Marie Arouet quitte Louis-le-Grand, il a trouvé sa vocation : devenir poète, ou écrivain. Mais ce projet n'est pas du goût de monsieur Arouet père, qui le juge peu sérieux et refuse catégoriquement de le financer. Le fils doit donc s'incliner : à dix-sept ans, il s'inscrit dans une école de droit, pour y apprendre le métier d'avocat.

François-Marie, qui s'ennuie sur les bancs de l'école de droit, néglige ses études pour s'adonner joyeusement aux plaisirs et aux distractions de la vie parisienne. Il multiplie les frasques et les incartades, au grand dam de son père, et fréquente les milieux libertins, des cercles littéraires et mondains où l'on exprime librement ses idées (les libertins sont ceux qui s'affirment "libres de leur pensée"), et où l'on n'hésite pas à critiquer et à remettre en cause, notamment, les croyances et les pratiques religieuses.

Le jeune Arouet, dans ces cercles mondains et aristocratiques, est aussi à l'aise qu'un poisson dans l'eau : il brille par sa vivacité d'esprit et son sens de l'humour, par la fantaisie et l'élégance de sa conversation ; il amuse, il charme, il plaît ; on le remarque et on l'apprécie.

Philippe d'Orléans (1674–1723), régent du royaume de France de 1715 à 1723 (portrait par J.B. Santerre).

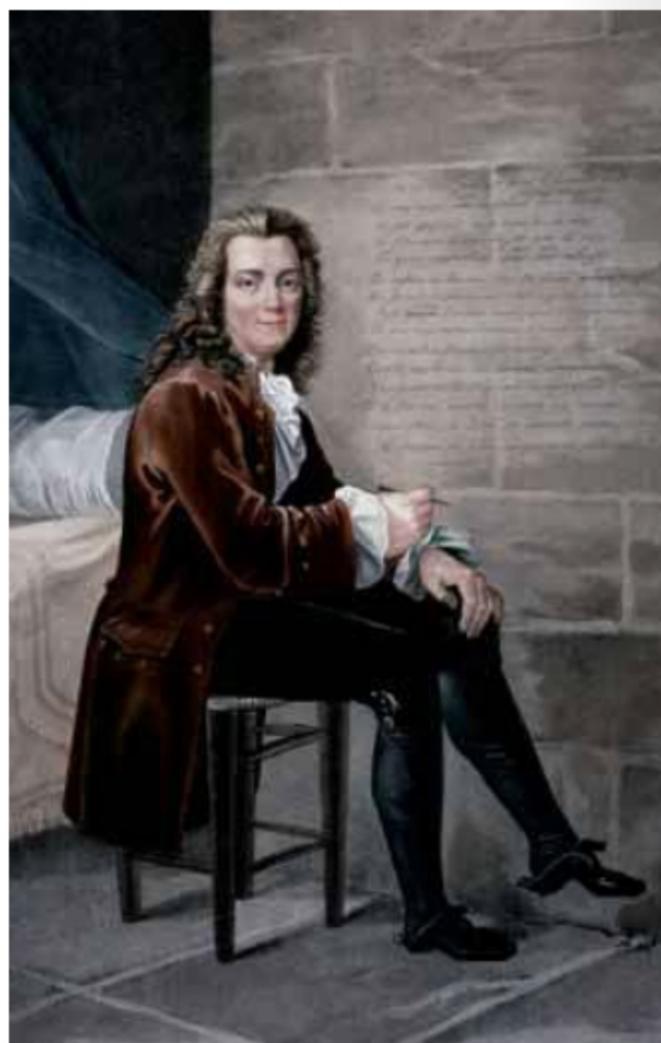


© akg-images / Erich Lessing

Rebelle à l'autorité paternelle, François-Marie Arouet est aussi volontiers insolent et provocateur : inconscient sans doute du risque encouru, il compose et fait circuler des vers satiriques visant directement le Régent, Philippe d'Orléans (qui assurait la régence, c'est-à-dire le gouvernement provisoire du royaume de France, en attendant que Louis XV, encore enfant, fût en âge de régner). Philippe d'Orléans apprécie d'autant moins la plaisanterie que ces vers sont véritablement calomnieux à son égard : en mai 1717, François-Marie Arouet est arrêté et expédié à la prison de la Bastille, où il passe onze mois.

L'expérience de la prison n'a rien d'agréable, pour un jeune mondain habitué au luxe et au confort. Il décrit en vers sa situation :

*Me voici donc en ce lieu de détresse,
Embastillé, logé fort à l'étroit,
Ne dormant point, buvant chaud, mangeant
[froid,
Trahi de tous, même de ma maîtresse.*



© Selva/Leemage

▲ Voltaire à la Bastille (gravure du XIX^e siècle)

Privé de sa « maîtresse » (une jeune femme avec laquelle il avait une liaison houleuse) en même temps que de sa liberté, le poète met à profit son séjour en prison pour réfléchir à son avenir, et au moyen de réaliser ses ambitions littéraires. Son premier objectif est de faire jouer au théâtre une pièce qu'il a composée sur un thème inspirée de la mythologie grecque : il s'agit d'une tragédie intitulée *Œdipe*. Et François-Marie Arouet décide de se faire désormais appeler « Monsieur de Voltaire », nom plus élégant et plus distingué que celui d'Arouet.

Voltaire



« Photo Jossa/Leemage »

▲ **Un portrait de Voltaire : il tient en main un exemplaire de la Henriade (peinture d'après Quentin Delatour, 1728).**

EN AVANT POUR LA GLOIRE...

Voltaire est libéré de prison en avril 1718. Sept mois plus tard, le 18 novembre, sa tragédie, *Œdipe*, est représentée pour la première fois à la Comédie-Française. Le succès est immédiat.

Encouragé par ces débuts très prometteurs, Voltaire envisage de faire publier un long poème épique et historique qu'il a composé à la gloire d'Henri IV (roi de France de 1589 à 1610), présenté comme un souverain éclairé et tolérant, comme un modèle de sagesse en matière de politique. *La Ligue ou Henri le Grand* paraît en 1723 ; Voltaire le fera rééditer cinq ans plus tard, avec quelques retouches et sous un autre titre, *la Henriade*, œuvre qui obtiendra un succès considérable, non seulement en France, mais dans toute l'Europe.

1723, c'est aussi la date à laquelle prend fin la Régence : le jeune roi Louis XV ayant atteint l'âge de treize ans, il règne désormais pleinement sur le royaume de France. Deux ans après, en 1725, il épouse une princesse polonaise, Marie Leszczyńska. Lors des festivités organisées à l'occasion de ce mariage, deux pièces de Voltaire – une tragédie, *Mariamne*, et une comédie, *l'Indiscret* – sont jouées devant la cour royale.

... ET RETOUR À LA CASE PRISON

Voltaire a de nombreux admirateurs, mais aussi déjà quelques ennemis, jaloux de ses succès littéraires. En 1726, le chevalier de Rohan, personnage médiocre, mais appartenant à l'une des plus illustres familles de l'aristocratie française, humilie publiquement Voltaire, en se moquant de sa fausse particule et de son véritable nom : « Monsieur de Voltaire, Monsieur Arouet, comment vous appelez-vous ? », lance le chevalier avec mépris. La réplique de Voltaire est cinglante, et imprudente : il raille à son tour le chevalier, qui certes possède un grand nom et des titres de noblesse, mais qui les doit uniquement à sa naissance, et qui n'a rien fait pour les mériter.



© Rue des Archives/CCI

Quelques jours plus tard, Voltaire est attaqué, dans la rue, par trois hommes armés de gourdins. Ce sont des valets du chevalier de Rohan, qui ont reçu de leur maître l'ordre de rosser Voltaire. Et tandis que les coups pleuvent sur le malheureux poète, le chevalier, confortablement installé dans son carrosse, assiste à la scène et savoure sa vengeance...

Voltaire, après cet épisode pour lui aussi douloureux moralement que physiquement, veut porter plainte contre Rohan, mais il ne trouve aucun soutien auprès de ses amis aristocrates : grands seigneurs, ducs, princes, tous répugnent à dénoncer ou condamner un membre de leur caste (le chevalier de Rohan). Pour Voltaire, c'est un choc : il croyait s'être hissé, grâce à son talent, dans la haute société, et voilà que cette haute société lui rappelle, à la première occasion, qu'il n'est qu'un roturier.

Outré, Voltaire est bien décidé à laver son honneur les armes à la main. Dans l'intention de provoquer en duel le chevalier de Rohan, il prend des cours d'escrime et apprend à tirer au pistolet. Le chevalier, qui n'est pas très courageux (et c'est là, comme le dirait La Fontaine, son moindre défaut) prend peur... Sa famille, très influente, obtient que Voltaire soit arrêté par la police. Et le poète se retrouve une nouvelle fois à la prison de la Bastille, où il passe deux semaines, avant d'être relâché. Mais il n'est pas autorisé à rester à Paris.

▲ **Voltaire reçoit une bastonnade pour avoir osé tenir tête au chevalier de Rohan.**

Voltaire



© Jean Vigne / KHARBINE-TAPABOR

MISTER VOLTAIRE EN ANGLETERRE

Contraint à l'exil, Voltaire choisit d'aller en Angleterre, pays où la liberté d'opinion et d'expression était bien plus grande qu'en France, et où les hommes de lettres jouissaient d'une meilleure considération. Installé à Londres, Voltaire apprend rapidement la langue anglaise ; il rencontre lord Bolingbroke, un philosophe renommé, et Jonathan Swift, l'auteur des *Voyages de Gulliver*. Il observe avec intérêt les us et coutumes du pays, s'enthousiasme pour la modernité de ses institutions et pour la tolérance dont font preuve les autorités politiques et religieuses anglaises.

Après deux années passées en Angleterre, Voltaire obtient, en 1728, l'autorisation de rentrer en France. Il rapporte dans ses bagages beaucoup d'idées et de projets nouveaux. Il a l'intention, bien sûr, de poursuivre sa carrière littéraire, mais il veut aussi toucher à tous les domaines de la pensée et du savoir : philosophie, histoire, sciences...

BINGO ! IL GAGNE LE GROS LOT

Mais avant tout, Voltaire, qui a tiré les leçons de sa désastreuse mésaventure avec le chevalier de Rohan, veut être indépendant, ne rien devoir à personne, ne pas être obligé d'aller quémander les faveurs de tel ou tel grand seigneur. Or, pour être indépendant, il faut être riche.

De retour à Paris, Voltaire se lance dans les affaires : grâce d'abord à un achat massif de billets de loterie, puis à d'autres investissements financiers particulièrement habiles, il se retrouve bientôt à la tête d'une fortune considérable. Il écrira, plus tard : « J'ai vu tant de gens de lettres pauvres et méprisés que j'ai conclu [...] que je ne devais pas en augmenter le nombre ».

UN TRIOMPHE ET UN SCANDALE

Fortune faite, Voltaire peut se consacrer à l'écriture, à commencer par un ouvrage historique, *l'Histoire de Charles XII* (un roi de Suède, mort en 1717). Il réunit pour cela des témoignages et une très importante documentation, dans le souci de respecter strictement la vérité historique, une démarche qui fait de lui un des historiens les plus novateurs et rigoureux de son temps.

Voltaire continue à écrire pour le théâtre, des tragédies dont les sujets sont empruntés à l'histoire romaine antique (*Brutus*, en 1730, et plus tard *la Mort de César*). En 1732, il triomphe avec *Zaïre*, pièce dont l'action se situe en Orient, au Moyen Âge, au temps des croisades, et qui met en scène un drame amoureux sur fond d'opposition entre les dogmes chrétiens et musulmans.

Au triomphe succède le scandale, quand, en 1734, Voltaire fait paraître ses *Lettres philosophiques*. L'ouvrage, dans lequel Voltaire expose ses idées et ses opinions sur différentes questions, contient des propos ouvertement dirigés contre l'Église catholique, contre le pouvoir politique, et contre la noblesse française. À peine publiées, ces *Lettres* sont interdites, et condamnées à être brûlées ; Voltaire, lui, doit fuir précipitamment Paris pour éviter de se retrouver, une nouvelle fois, derrière les barreaux.

CIREY, OU LA VIE DE CHÂTEAU EN AMOUREUX

C'est au château de Cirey, dans l'est de la France, que Voltaire trouve refuge, chez la femme qu'il aime : Émilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise du Châtelet.

Voltaire a bientôt quarante ans, et Émilie du Châtelet douze de moins. Mathématicienne, physicienne, très cultivée, elle possède une intelligence remarquable. Voici comment Voltaire la décrit (au début de leur liaison, en 1733) :

*Cette belle âme est une étoffe
Qu'elle brode en mille façons,
Son esprit est très philosophe
Et son cœur aime les pompons.*

[...]

*J'avouerai qu'elle est tyrannique.
Il faut pour lui faire la cour,
Lui parler de métaphysique
Quand on voudrait parler d'amour.*

À Cirey, Voltaire vit la période sans doute la plus heureuse de son existence : une vie de château dans une campagne paisible propice à la réflexion, à l'abri de toute agitation et en compagnie d'une femme exceptionnelle, qui entreprend notamment de traduire et d'expliquer les travaux du grand savant anglais Newton, dont les principes de physique, révolutionnaires pour l'époque, ne sont pas à la portée du premier venu.

Au contact d'Émilie du Châtelet, Voltaire se passionne pour les sciences. La solide formation générale qu'il a reçue au collège Louis-le-

Grand lui permet de suivre sans trop de peine les réflexions et recherches scientifiques de son amie. Ensemble, ils aménageront une salle du château en laboratoire, équipé d'un matériel fort coûteux. Ces installations, qui inaugurent l'ère des sciences expérimentales, n'auront rien à envier à celles des académies scientifiques les plus réputées d'Europe.

La liaison de Voltaire et d'Émilie, après des débuts idylliques, va prendre des allures orageuses, avec des tensions, des querelles et des frictions parfois étalées au grand jour, en présence des invités médusés : cris, lamentations, crises de larmes et réconciliations spectaculaires deviennent les manifestations assez fréquentes de la relation passionnée, mais toujours sincère, qui unit ces deux êtres hors du commun, très différents, mais complémentaires. Ils ont réellement besoin d'être ensemble pour aiguïser mutuellement leur esprit et ils souffrent lorsque leurs affaires les contraignent à se séparer l'un de l'autre pour un temps.

Revenant à sa production littéraire, Voltaire déclenche un nouveau scandale, en 1736, avec *le Mondain*, un poème où il fait l'éloge des plaisirs terrestres et du luxe (ce qui choque les dévots, c'est-à-dire les gens qui pensent que les plaisirs détournent les hommes de Dieu et de la religion). Extrait :

*J'aime le luxe, et même la mollesse,
Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,
La propreté, le goût, les ornements :
Tout honnête homme a de tels sentiments.
Il est bien doux pour mon cœur très immonde
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts et des heureux travaux,
Nous apporter, de sa source féconde,
Et des besoins et des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre et les trésors de l'onde,
Leurs habitants et les peuples de l'air,
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
Ô le bon temps que ce siècle de fer !*

Voltaire travaille beaucoup, écrit beaucoup, des comédies, des tragédies, des vers et de la prose, des essais, autant d'œuvres dans lesquelles il affirme ses idées politiques et religieuses, s'imposant peu à peu comme l'une des plus grandes figures du mouvement des Lumières. Car les Lumières sont en marche : dans toute l'Europe, des voix se font entendre, comme celle de Voltaire, pour dénoncer l'intolérance religieuse, les injustices et les abus des pouvoirs politiques.

En 1736, Voltaire reçoit une lettre du prince Frédéric de Prusse* (qui deviendra roi de Prusse, sous le nom de Frédéric II). Ce prince,



Domaine public

▲ Le château de Cirey

féru de littérature et de poésie, est un grand lecteur et admirateur de Voltaire, lequel s'en trouve fort flatté. Une correspondance régulière s'engage entre les deux hommes. Frédéric écrit à Voltaire, en 1737 : « **Continuez, Monsieur, à éclairer le monde. Le flambeau de la vérité ne pouvait être confié à de meilleures mains** ».

* Prusse : royaume dont la capitale était Berlin (en Allemagne actuelle).

Émilie du Châtelet, une des dames les plus savantes de son temps



© DeAgostini/Leemage

Voltaire

FRANCE-PRUSSE ET RETOURS

À l'invitation de Frédéric II, désormais roi de Prusse, Voltaire se rend une première fois à Berlin, en 1741. Il y retourne deux ans plus tard, en mission diplomatique, pour tenter de dissuader Frédéric II de faire alliance avec l'Angleterre, la Hollande et l'Autriche contre la France. La mission échoue, mais, de retour en France, Voltaire rentre dans les bonnes grâces de Louis XV, qui le reçoit à Versailles. **C'est le temps des honneurs : Voltaire obtient la charge d'historiographe de France** (il devient historien officiel du royaume), **puis il est élu à l'Académie française.**

Entre temps, Voltaire a donné au théâtre **Mahomet (1741)**, une pièce dans laquelle il porte une nouvelle attaque contre la religion, en montrant comment certains l'utilisent à des fins politiques, pour mieux manipuler et soumettre les peuples. C'est l'islam qui est directement visé (puisque Voltaire met en scène Mahomet, le prophète des musulmans), mais le message est valable aussi pour les autres religions, et rappelle les crimes commis au nom de Dieu (comme, en France, les persécutions et les massacres, au XVI^e siècle, lors des guerres de religion entre catholiques et protestants). D'ailleurs, le parti des dévots (les catholiques les moins tolérants) ne s'y trompe pas, et fait interdire la pièce.

« IL Y AVAIT À BABYLONE UN JEUNE HOMME NOMMÉ ZADIG »

Voltaire s'essaie à un nouveau genre littéraire : le conte philosophique. Il s'agit d'un récit de fiction, avec donc des situations et des personnages imaginaires, qui est présenté comme un conte (« Il était une fois »... ou « Il y avait... ») et se déroule comme un roman d'aventures, souvent sur le ton de la satire et de l'ironie : l'univers fictif dans lequel évoluent les héros ressemble à une caricature du monde réel. Et ainsi les défauts du monde réel (injustices, absurdités de certaines lois, de certaines coutumes...) se trouvent mis en évidence.

C'est avec *Zadig*, en 1748, que Voltaire inaugure le genre du conte philosophique. À travers les aventures et mésaventures de son héros, Zadig, et sous le couvert d'un récit qui a l'allure d'un conte oriental, Voltaire développe les thèmes qui lui sont chers : il montre et dénonce les injustices, le fanatisme religieux, l'égoïsme des puissants...



Photo Jossa/Leemage

▲ **Voltaire au travail (peinture anonyme du XVIII^e siècle)**

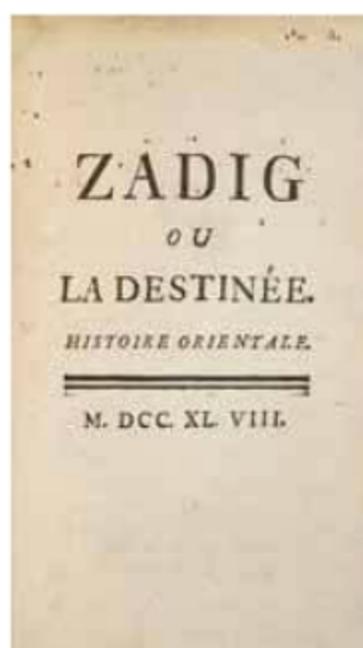
LA MORT D'UN GRAND HOMME (QUI ÉTAIT UNE FEMME)

La mort d'Émilie du Châtelet, en septembre 1749, est pour Voltaire un coup très rude. Certes, leur liaison s'était distendue, et n'était plus qu'épisodique, mais l'estime et l'amitié profondes qu'ils se portaient mutuellement restaient intactes. Bien davantage qu'une maîtresse, Émilie du Châtelet était pour Voltaire une âme-sœur. Très affecté par sa disparition, il écrit : « J'ai perdu un ami de vingt-cinq années, un grand homme qui n'avait de défaut que d'être femme, et que tout Paris regrette et honore. »

Voltaire éprouve « la seule vraie souffrance de [sa] vie », comme il le dira ensuite. Désespéré, il décide d'accepter la proposition de Frédéric II, qui le presse de venir s'installer en Prusse.

LA VIE EST UNE FÊTE

En juillet 1750, Voltaire est reçu à la cour du roi de Prusse avec les honneurs dus à un invité de marque. Et, à Berlin ou à Postdam, dans le château de Sans-Souci, résidence d'été du roi, la vie est une fête perpétuelle : les parades militaires, les spectacles, les dîners somptueux, les réceptions s'enchaînent jour après jour avec un faste inouï. Voltaire, qui aime le luxe, est servi, et ébloui.



Voltaire est aussi agréablement surpris de l'ambiance familière qui règne à la cour de Frédéric II, et de la liberté de ton et de propos qui y est en usage : « **Jamais on ne parla en aucun lieu du monde avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes, et jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanteries et de mépris. Dieu était respecté, mais tous ceux qui avaient trompé les hommes en son nom n'étaient pas épargnés** » (*Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même, 1758-1760*).

Cependant, après quelques semaines de bonheur absolu, l'amitié qui lie Voltaire et Frédéric II peu à peu se détériore. Voltaire, qui avait rêvé que Frédéric, guidé par les idées des Lumières, devint un souverain modèle et idéal, est déçu quand il comprend que le roi de Prusse n'a pas vraiment l'intention de gouverner selon ces idées. De fait, au fil des années, Frédéric tombera dans les mêmes travers que les autres monarques d'Europe : il aimera faire la guerre et il abusera de son pouvoir.

Voltaire se voit d'abord réduit à un travail de correcteur des œuvres poétiques du roi. À ce travail peu intéressant intellectuellement s'ajoutent diverses affaires contrariantes, comme la rivalité qui oppose Voltaire à Maupertuis, un autre français protégé de Frédéric II, et que celui-ci a nommé directeur de son Académie des Sciences. Mais ces affaires n'empêchent pas Voltaire de poursuivre sa production littéraire, et, en 1752, il publie *Micromégas*, son deuxième conte.

Dans *Micromégas*, on voit un géant et un nain (par rapport au géant, car ce nain mesure tout de même deux kilomètres de haut !), venus de deux lointaines planètes, arriver sur la Terre, dont les habitants sont à leurs yeux des créatures microscopiques... Microscopiques, mais pourtant fort imbues d'elles-mêmes, et ridicules souvent dans leur assurance de détenir la Vérité...

APRÈS LA PRUSSE, LA SUISSE ET SES DÉLICES

Désormais, rien ne va plus entre le « roi philosophe » (surnom de Frédéric II) et le « philosophe roi » (Voltaire) ; aussi ce dernier fait ses bagages : en mars 1753, il quitte la Prusse, emportant avec lui un recueil de vers composés par Frédéric II. Et ce recueil est la cause de la mésaventure qui suit : sur le chemin du retour, Voltaire est arrêté, à Francfort, par un envoyé du roi de Prusse, qui lui demande de restituer les « œuvres royales » ; Frédéric II

crain en effet que Voltaire, par vengeance, ne soit tenté de les publier, pour ridiculiser leur auteur... Or, quand on lui demande de rendre le recueil, Voltaire ne l'a plus : il l'a expédié dans une caisse, par la poste, pour alléger ses bagages ! Il faut donc attendre que la caisse soit retrouvée et le recueil récupéré, ce qui prendra plusieurs semaines, avant que Voltaire n'ait l'autorisation de poursuivre son voyage...

Les déboires de Voltaire ne sont pas pour autant terminés. **Arrivé en Alsace, il apprend qu'il est indésirable à la cour de France et qu'il n'est pas même autorisé à résider à Paris.**

Décidément, ses écrits dérangent les hommes les plus puissants de la Terre !

C'est en Suisse, dans la République de Genève, que Voltaire, déjà âgé de soixante ans, trouve refuge et pose ses valises. Il fait l'acquisition d'une belle propriété, qu'il baptise *les Délices*, et s'y installe avec sa nièce, Madame Denis. Cette Madame Denis, veuve d'un officier, est la fille de la sœur de Voltaire.

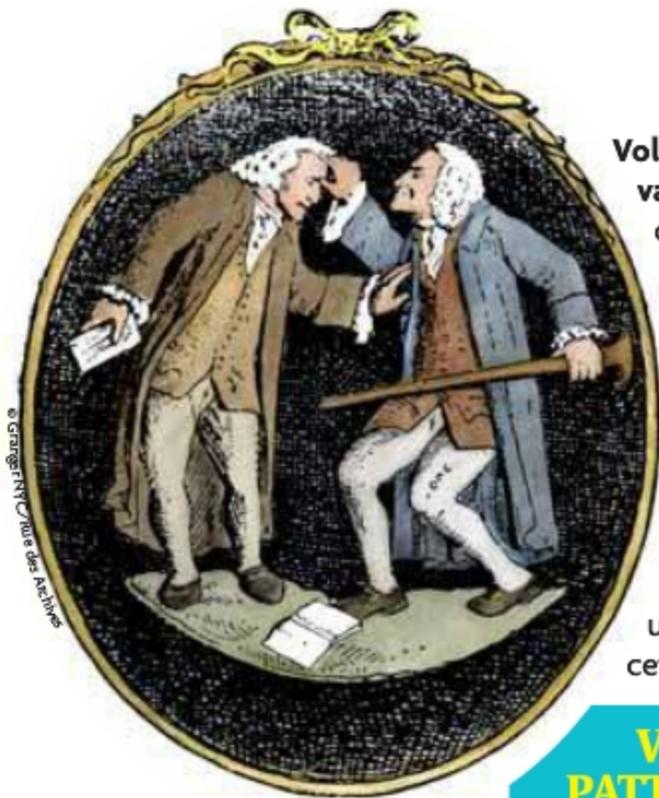


© Jean Vigne/KHARBINE-TAPABOR



akg-images

▲ Dans le parc du château de Sans-Souci, Voltaire fait la lecture à Frédéric II (dessin de W. Camphausen).



Voltaire entreprend de grands travaux aux *Délices*, et dépense sans compter pour réaménager à son goût la demeure et ses jardins. Il fait notamment construire une salle de spectacle dans le salon d'été, afin de pouvoir y donner des représentations théâtrales... Pendant ce temps, il obtient de vifs succès à Paris avec une nouvelle pièce, *l'Orphelin de la Chine* (1755). Même la censure pour une fois n'a rien trouvé à redire à cette œuvre.

VOLTAIRE À QUATRE PATTES ? C'EST LA FAUTE À ROUSSEAU !

▲ Les philosophes Jean-Jacques Rousseau et Voltaire lors d'une discussion animée : cette gravure du XVIII^e siècle illustre les débats philosophiques qui opposent les deux grands penseurs des Lumières.

C'est dans cette période que débutent les hostilités entre Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, deux écrivains-philosophes, deux penseurs phares du siècle des Lumières, engagés dans le combat des Lumières pour la liberté et contre les injustices, mais que pourtant tout oppose. Voltaire est un mondain, amoureux des plaisirs et des raffinements de la civilisation ; Rousseau est un solitaire, à l'âme tourmentée. Voltaire croit à la Science, au Progrès, pour améliorer le sort de l'humanité ; Rousseau pense que l'Homme, naturellement bon, a été corrompu, perverti par la société et la civilisation, et il prône un retour à la nature, aux "vraies" valeurs, en quelque sorte, thèse qu'il développe, en 1750, dans son *Discours sur les arts et les sciences*.

Voltaire ne peut ou ne veut pas comprendre Rousseau, et caricature son idée de retour à la

nature, en la présentant comme un retour à l'état bestial, animal. Il trempe sa plume dans une ironie mordante, comme il sait si bien le faire, pour écrire ces mots à Rousseau : « J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre sur le genre humain ; je vous en remercie ; vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez pas. [...] On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre. »

TOUT EST POUR LE PIRE DANS LE MEILLEUR DES MONDES

Alors qu'il coule des jours heureux dans sa paisible retraite suisse, Voltaire apprend la terrible nouvelle : le 1^{er} novembre 1755, un tremblement de terre a détruit au Portugal la ville de Lisbonne et, par contrecoup, un raz de marée a ravagé la ville de Cadix. Ce cataclysme bouleverse Voltaire et lui inspire le *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1756). Dans ce poème, Voltaire interpelle les philosophes qui affirment que « Tout est bien », que Dieu a créé le meilleur des mondes possibles, un monde certes imparfait, où existent le mal et le malheur, mais où tout a une cause, une raison d'être qui échappe à l'entendement humain, mais que Dieu connaît :

*Philosophes trompés qui criez : "Tout est bien"
Accourez, contemplez ces ruines affreuses
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres
[malheureuses,
Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés
[...]
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants*



Le tremblement de terre à Lisbonne, en 1755

Sur le sein maternel écrasés et sanglants ?

[...]

Quelquefois, dans nos jours consacrés aux

[douleurs,

Par la main du plaisir nous essayons nos pleurs ;

Mais le plaisir s'envole, et passe comme une

[ombre ;

Nos chagrins, nos regrets, nos pertes, sont sans

[nombre.

Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir ;

Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir,

Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.

Un jour tout sera bien, voilà notre espérance ;

Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.

C'est en 1759 que paraît *Candide*, conte philosophique considéré aujourd'hui comme le chef-d'œuvre de Voltaire. Le héros de ce conte, Candide, est un jeune homme naïf, qui a pour maître un philosophe nommé Pangloss, lequel estime, avec un bel optimisme, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais Candide, au cours de ses aventures et voyages, assiste aux horreurs de la guerre, au désastre de Lisbonne, à des exécutions brutales, voit partout les mêmes malheurs, la même violence, la même cruauté des hommes les uns envers les autres... Et il constate que tout est pour le pire dans le "meilleur" des mondes.

Voltaire est *déiste* : il croit en l'existence de Dieu (« **L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer / Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger** », écrira-t-il), mais refuse d'adhérer à une religion, quelle qu'elle soit ; et il pense que Dieu ne se soucie pas du sort et du destin des hommes. Si Dieu n'intervient pas dans les affaires humaines, Voltaire ne compte donc pas sur lui pour rendre le monde meilleur. Ce sont les hommes qui doivent prendre en main leur vie et leur destin, pour rendre meilleurs le monde et la condition humaine. À la fin de *Candide*, le héros déclare « **il nous faut cultiver notre jardin** », phrase qui résume, de façon imagée, la philosophie de Voltaire : cultivons les talents et les dons que nous avons reçus, menons une vie sage et simple, dans la modération et dans le respect d'autrui, limitons nos ambitions, ce qui nous dispensera des déceptions, et sachons nous contenter de peu.

Candide connaîtra un succès phénoménal, avec un tirage de plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires, ce qui ne s'était jamais vu au XVIII^e siècle.

Le château de
Voltaire à
Ferney

LE « PATRIARCHE DE FERNEY »

En 1760, Voltaire quitte les *Délices* pour s'installer dans un château dont il a fait l'acquisition, à Ferney, un village situé en territoire français, mais tout près de la frontière suisse et de Genève. Désormais, il consacra une partie de son immense fortune à restaurer son château, qui est passablement délabré, et à « cultiver son jardin », car autour du château il possède des terres agricoles.

Voltaire fera fructifier ses terres, et transformera Ferney en un bourg prospère : il y développera l'agriculture et l'élevage ; il investira des sommes considérables pour édifier des manufactures destinées au travail de la soie et à l'horlogerie, et donner ainsi du travail aux populations locales, qui grâce à lui verront leurs conditions de vie nettement s'améliorer...

On a souvent reproché à Voltaire d'être avare et de se battre parfois pour des sommes d'argent ridicules ; mais lorsqu'il s'agit de tenter des expériences nouvelles, rien n'arrête son ambition et son désir de réussir. Vers la fin de sa vie, devenu le « patriarche de Ferney », il se montre philanthrope, généreux et altruiste, mettant en pratique sa philosophie de l'existence par des actes concrets. Il est persuadé que le progrès technique et la croissance économique peuvent apporter le bien-être et participer, à terme, au progrès des idées.

À Ferney, dans sa campagne, Voltaire est loin d'être isolé : il reçoit la visite de nombreux admirateurs, artistes, savants et grands seigneurs, venus de toute l'Europe. Il entretient aussi par lettres des relations très suivies avec l'impératrice Catherine II de Russie, qui lui voue une admiration sans borne.



© FineArtImages/Leemage

▲ Voltaire
(portrait par Jean
Huber, XVIII^e siècle)



© Mary Evans/Rue des Archives

Voltaire

« IL FAUT ÉCRASER L'INFÂME »

Voltaire profite de sa notoriété et de sa grande popularité pour faire entendre sa voix dans des affaires juridiques qui soulèvent son indignation. Il intervient ainsi dans « l'affaire Calas ».

L'affaire commence en 1761 : un marchand protestant* de Tou-

louse, Jean Calas, est accusé par des rumeurs d'avoir tué un de ses fils pour l'empêcher de se convertir au catholicisme. Le 9 mars 1762, Jean Calas est condamné à mort, alors qu'il n'existe aucune preuve de sa culpabilité, et le lendemain il est supplicié, étranglé, puis brûlé sur la place publique.

Averti de cette affaire, Voltaire enquête, et conclut à l'innocence de Jean Calas. Alors, fort de son nom et de sa célébrité, **Voltaire écrit partout, il alerte l'Europe entière, il dénonce de toutes ses forces ces juges qui ont condamné un homme sur de simples rumeurs... Avec acharnement, il veut « écraser l'infâme », c'est-à-dire débarrasser le monde de la bêtise, de l'intolérance et de**

l'injustice, et il publie un *Traité sur la tolérance* (1763) dirigé contre le fanatisme religieux. Il gagne le combat : le 9 mars 1765, Jean Calas est réhabilité (la justice reconnaît qu'il a été condamné à tort).

En 1764, Voltaire a fait paraître la première édition de son *Dictionnaire philosophique*. C'est la somme des réflexions et des combats de toute une vie. Il y est question, là encore, de religion, d'intolérance, de fanatisme, dans un style qui trouve toute son efficacité dans l'ironie et la concision. Mais Voltaire continue aussi à exprimer ses idées philosophiques sous la forme, plus romanesque, de contes, comme *Jeannot et Colin* (1764) et *l'Ingénu* (1766). Ces contes, auxquels Voltaire n'attachait pas grande importance, sont de petits chefs-d'œuvre d'humour et d'ironie, destinés à amuser autant qu'à faire réfléchir. Et ce sont eux qui ont durablement fait la gloire littéraire de Voltaire, contrairement à ses tragédies, aujourd'hui un peu tombées dans l'oubli.

L'« AUBERGISTE DE L'EUROPE »

Voltaire vieillit, et commence à avoir de sérieux problèmes de santé. Sa maigreur malade ne l'aide pas vraiment à résister aux infections et aux « coups de froid » dont il est victime régulièrement. Et, même s'il fait preuve d'une énergie et d'une vitalité étonnantes pour un homme de son âge, il commence à se lasser du défilé continu de visiteurs français et étrangers à Ferney, défilé qui l'oblige à accueillir quasi quotidiennement jusqu'à quarante convives à sa table... Avec humour, Voltaire se décerne d'ailleurs le titre d'« aubergiste de l'Europe » !

Voltaire mène, à Ferney, une petite vie régulière, et jour après jour son emploi du temps est invariablement le même : il ne quitte pas sa chambre avant midi, moment où il commence à recevoir du monde ; à deux heures de l'après-midi, il fait une petite promenade sur ses terres avec son secrétaire ; de retour chez lui à quatre heures, il se met au travail jusqu'au souper.

À partir de 1772, Voltaire contribue à *l'Encyclopédie*, vaste projet dirigé par l'écrivain Denis Diderot et le mathématicien Jean d'Alembert. *L'Encyclopédie* est une œuvre monumentale, emblématique des Lumières : l'objectif est de réunir l'ensemble des connaissances scientifiques et techniques de l'époque, et d'exposer aussi les idées des philosophes des Lumières, pour que triomphent la Raison (contre les superstitions), la Science (contre l'ignorance) et le Progrès (contre les injustices).

▲ La femme et les enfants de Jean Calas rencontrent Voltaire à Ferney (peinture anonyme du XVIII^e siècle).

26

* Les protestants sont des chrétiens qui ne reconnaissent pas l'autorité du pape, ni celle de l'Église catholique.

▶ Voltaire à son lever : tout en s'habillant, il dicte du courrier à son secrétaire (peinture de Jean Huber, XVIII^e siècle).



© Photo Jossa/Leemage

UN CONTE DE VOLTAIRE : JEANNOT ET COLIN (1764)

« Plusieurs personnes dignes de foi ont vu Jeannot et Colin à l'école dans la ville d'Issoire, en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collège et par ses chaudrons. Jeannot était fils d'un marchand de mulets très-renommé ; Colin devait le jour à un brave laboureur des environs ». Jeannot et Colin sont donc deux jeunes étudiants auvergnats, que lie une solide amitié, jusqu'au jour où Jeannot reçoit de son père un habit très élégant : « un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon de fort bon goût [...]. Colin admira l'habit, et ne fut point jaloux ; mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir, et méprisa tout le monde. » Monsieur Jeannot père, en effet, vient de faire fortune assez subitement à Paris, ce qui lui a permis d'acheter un titre de marquis, et de prendre le noble nom de « marquis de la Jeannotière ».

Quelque temps plus tard, monsieur le marquis de la Jeannotière décide de faire venir à Paris son fils, afin qu'il fréquente le beau monde.

« Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de compliments à son ancien camarade, et lui fit ces lignes pour le congratuler. Le petit marquis ne lui fit point de réponse : Colin en fut malade de douleur. »

À Paris, Jeannot, ou plutôt, désormais, le jeune marquis, est confié à un précepteur, qui est chargé de lui apprendre tout ce qu'il faut savoir pour entrer dans le beau monde. Et la question est, justement : que faut-il savoir ? Le latin ? La géographie ? L'astronomie ? L'Histoire ? Rien de tout cela, affirme un éminent spécialiste consulté par le marquis et la marquise de la Jeannotière : les sciences, dit ce spécialiste, encombrent inutilement l'esprit. Par conséquent, il est finalement décidé que le jeune marquis apprendra à chanter et à danser, deux compétences qui semblent indispensables pour faire son chemin dans la haute société, parmi les gens « du bel air ». En fait, grâce à la fortune de son père, Jeannot apprend surtout, et rapidement, à ne rien faire... Il se livre naïvement aux joies des aventures galantes et fait la connaissance d'une jeune femme peu recommandable qui parvient à le ruiner complètement, lui et toute sa famille.

Aucune de ses connaissances dans le « beau monde » ne lève le petit doigt pour lui venir en aide. Il ne reste à Jeannot que ses yeux pour pleurer.

Alors qu'il vient d'être jeté à la rue et qu'il se lamente, Jeannot croise Colin. Sans rancune, ce dernier porte secours à son ancien ami et lui propose de travailler avec lui dans le commerce, où ses affaires prospèrent : « Ne sois plus marquis ; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'est pas bien difficile [...], et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous sommes nés.

Jeannot, éperdu, se sentait partagé entre la douleur et la joie, la tendresse et la honte ; et il se disait tout bas : « Tous mes amis du bel air m'ont trahi, et Colin, que j'ai méprisé, vient seul à mon secours. Quelle instruction ! » [...]

Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parents, qui reprisent leur première profession. Il épousa une sœur de Colin, laquelle, étant de même humeur que le frère, le rendit très-heureux. Et Jeannot le père, et Jeannotte la mère, et Jeannot le fils, virent que le bonheur n'est pas dans la vanité. »



© Coll. Jonas/Kharbine-Tapabor - ADAGP

▲ Colin, en pleurs, fait ses adieux à son ami qui, devenu un hautain petit marquis, part pour Paris (illustration de René Prinnet).

▼ Tout est bien qui finit bien : Jeannot épouse la sœur de Colin (illustration de René Prinnet).



© Coll. Jonas/Kharbine-Tapabor - ADAGP

OÙ FANATISME ET INTOLERANCE SONT TOUJOURS D'ACTUALITÉ...



© Hervé Champollion / akg-images

◀ Lors des manifestations contre le terrorisme qui ont suivi les attentats de Paris, on a vu fleurir sur les murs et les pancartes des portraits de Voltaire, et son *Traité sur la tolérance* est redevenu un succès de librairie.



Voltaire n'a eu de cesse de dénoncer le fanatisme, qu'il définit, dans son *Dictionnaire philosophique*, comme « une folie religieuse, sombre et cruelle ». Le *Dictionnaire Larousse* actuel donne du fanatisme la définition suivante : « Dévouement absolu et exclusif à une cause qui pousse à l'intolérance religieuse ou politique et conduit à des actes de violence ».

L'histoire de l'humanité est jalonnée de crimes commis par fanatisme. On peut penser à la croisade lancée, au XIII^e siècle et dans le Midi de la France, par le chef de l'Église catholique, le (mal nommé) pape Innocent III, contre les cathares, des chrétiens "dissidents", qui ne reconnaissaient pas son autorité ; cette croisade fit des milliers de morts, et les cathares furent exterminés. On peut penser aussi aux terribles persécutions dont furent victimes les juifs et les musulmans en Espagne, à partir du XV^e siècle, sur ordre des Rois catholiques. Et puis à la nuit de la Saint-Barthélemy, du 23 au 24 août 1572, nuit durant laquelle des milliers de protestants, hommes, femmes et enfants, furent massacrés à Paris : « Le plus grand exemple de fanatisme est celui des bourgeois de Paris qui coururent assassiner, égorger, jeter par les fenêtres, mettre en pièces, la nuit de la Saint-Barthélemy, leurs concitoyens qui n'allaient point à la messe » (Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article *Fanatisme*). Au XXI^e siècle, le fanatisme, cette bête infâme et immonde, continue à faire des ravages, et, parmi ses plus épouvantables et sinistres exploits, on peut citer les attentats commis en 2015 par des terroristes islamistes, à Paris (attentats de Charlie Hebdo et du 13 novembre), en Tunisie, en Turquie, au Nigéria, au Mali...

« Ce sont presque toujours des fripons qui conduisent les fanatiques » écrit Voltaire (*Dictionnaire philosophique*, art. *Fanatisme*) : il appelle « fripons » les gens malhonnêtes, fourbes et pervers, qui manipulent et fanatisent les esprits faibles, en leur faisant croire, par exemple, qu'ils iront au paradis à condition qu'ils assassinent, qu'ils massacrent au nom de leur dieu. Ces manipulateurs, souvent, utilisent la religion à des fins politiques, pour servir leurs ambitions et leurs intérêts personnels et terrestres : s'enrichir, assouvir leur soif de domination et de pouvoir...



© Philippe MATSAS/Opale/Leemage

Alors, dit Voltaire, détournons-nous des prêcheurs de haine, de ces prêtres ou de ces imams, quel que soit leur titre et leur religion, qui prônent la violence et l'intolérance : « Un bon prêtre doit être le médecin des âmes. [...] Quand un prêtre dit : "Adorez Dieu, soyez juste, indulgent, compatissant", c'est un très bon médecin. Quand il dit : "Croyez-moi, ou vous serez brûlé", c'est un assassin » (*Dictionnaire philosophique*, art. *Prêtre*).

Voltaire dénonce toute l'absurdité du fanatisme : « Que répondre à un homme qui [...] est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ? » Quoi que vous disiez à un tel homme, il ne l'entendra certainement pas, car il est aliéné : enfermé dans son fantasme, halluciné, il est sourd et aveugle à tout ce qui n'appartient pas à ce fantasme.

Quel remède, alors, contre le fanatisme ? Lutter contre l'ignorance, contre les préjugés et les superstitions, apprendre aux hommes à penser par eux-mêmes, à se servir de leur raison et de leur esprit critique. Et prôner partout et toujours la tolérance : « La discorde est le grand mal du genre humain, et la tolérance en est le seul remède » (*Dictionnaire philosophique*, art. *Tolérance*).

En 1774, Louis XV meurt, et son petit-fils, Louis XVI, lui succède sur le trône de France. Le nouveau roi est mieux disposé que l'ancien à l'égard de Voltaire, lequel apprend qu'il n'est plus interdit de séjour à Paris.

Quatre ans plus tard, Voltaire se décide à entreprendre un voyage à Paris (où il n'a plus remis les pieds depuis dix-huit ans), pour assister à la création de sa dernière pièce, *Irène*. Le 5 février 1778, il quitte Ferney. Pour les villageois, c'est un déchirement de voir partir leur bienfaiteur. Il a été si bon avec eux ! Et s'il ne revenait pas ? Mais Voltaire leur assure qu'il ne les abandonnera pas... Pourra-t-il tenir sa promesse ?

LE TRIOMPHE DE VOLTAIRE

Quel voyage ! À toutes les étapes, Voltaire est reconnu et fêté par une foule enthousiaste, et il a toutes les peines du monde à convaincre ces gens de le laisser repartir. C'est le cas à Nantua, à Bourg-en-Bresse, puis à Dijon et à Joigny... Il arrive enfin aux portes de Paris où les gardes lui laissent le passage avec le plus grand respect. Il se rend alors chez son ami le marquis de Villette, qui lui a réservé un vaste appartement dans sa demeure.

On ne laisse pas à Voltaire le temps de se remettre des fatigues du voyage : tant de gens veulent le rencontrer ! Dès le lendemain de son arrivée, le « philosophe roi » est assailli par des dizaines de visiteurs, qui se pressent pour le voir. Il en sera de même les jours et les semaines suivantes : du matin au soir, « toute la cour et toute la ville » (comme l'écrit Madame Denis, la nièce de Voltaire) défile chez le marquis.

Tant d'agitation et tant d'émotions ne sont pas bonnes pour la santé chancelante de Voltaire. Et il n'est guère raisonnable : au lieu de se ménager, il entreprend de donner des conseils de metteur en scène aux acteurs qui répètent sa pièce, *Irène*. Il va jusqu'à prendre leur place pour leur donner la leçon. Il crie, s'agite et se démène comme un beau diable, dépensant davantage d'énergie qu'il ne lui en reste... Il est au bord de l'épuisement, rongé



© Alisa/Leemage

par un mal insidieux (on sait aujourd'hui qu'il s'agissait d'un cancer de la prostate).

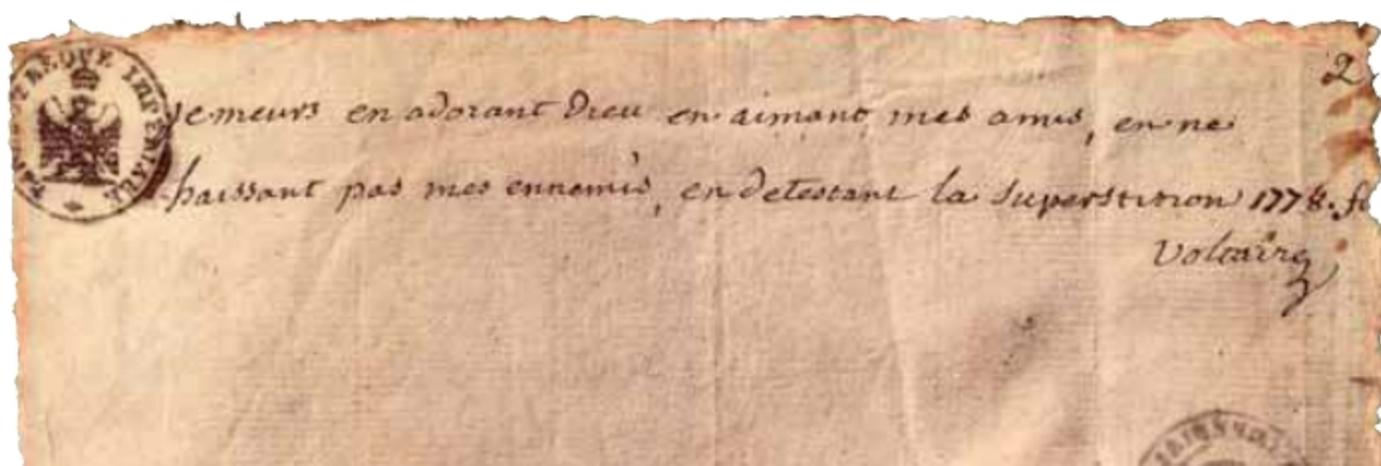
Le 28 février, Voltaire, sentant sa fin approcher, dicte à son secrétaire cette profession de foi : « **Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis, en ne haïssant pas mes ennemis et en détestant la superstition** ».

Mais la mort attendra un peu, car Voltaire a encore quelques hommages à savourer... Le 30 mars, il est accueilli triomphalement à l'Académie française, lors d'une séance exceptionnelle organisée en son honneur. À la sortie de cette séance mémorable, une foule immense l'entoure, l'acclame et escorte son carrosse, dans les rues de Paris, jusqu'à la Comédie-Française, où il doit assister à une représentation d'*Irène*.

À la Comédie-Française, c'est du délire : Voltaire est applaudi, célébré à grands cris de joie et d'admiration, dans un enthousiasme extraordinaire.

Voltaire mesure en cette journée toute l'étendue de sa gloire et de sa popularité. Et il sait que ses idées éclairent de plus en plus d'esprits et de consciences. Bientôt viendront des temps nouveaux, plus justes et plus libres. Bientôt viendra la Révolution française (en 1789), mais Voltaire ne sera plus là pour y assister : il meurt le 30 mai 1778, dans sa quatre-vingt-quatrième année, sans avoir revu Ferney, ville qui sera rebaptisée, en sa mémoire, Ferney-Voltaire.

▲ Le 30 mars 1778, le "roi" Voltaire reçoit une couronne de laurier à la Comédie-Française.



© Alisa/Leemage

Écrivez le mot correspondant à chaque dessin ou définition, puis reportez les lettres de chaque mot dans la grille du bas, aux numéros inscrits dans les cases (pour vous aider, une lettre a déjà été placée). Si vous ne vous trompez pas, vous découvrirez une citation de Voltaire.

PETITES FLEURS DES CHAMPS



FRUITS DU DATTIER



MÈRE

P 43 65 27 74 2 37 49 15 19 57 10

21 77 17 60 5 54 36 1 33 12

40 68 23 30 73 8 25

4 78 45 64 14 50 35

61 41 76 9 38 11

42 24 47 72 22

58 29 48 20 69

10 70 32 26

CERTAIN 3 71 66



7 62 18 51

CONTRAIRE DE "MOUS" 67 28 75 34

CERCLE 63 53 39 56

CONTRAIRE DE "TÔT" 16 59 55 31



6 44 13 52 46



1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12

13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26

27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40

41 42 P 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55

56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69

70 71 72 73 74 75 76 77 78



Voltaire, le Sottisier

Solutions page 35 !



Solutions des jeux

PAGE 2

RIMES EN JEU

Au XVIII^e siècle, les dames élégantes portaient la “robe à la française”, une robe qui se caractérisait, dans le dos, par des plis flottants. Le peintre français Antoine Watteau (1684-1721), qui était fasciné par les beaux costumes, et excellait à peindre les plissés et les drapés, a représenté cette robe dans nombre de ses tableaux, si bien qu'on a donné le nom de “plis Watteau” aux plis flottants de la robe à la française, et que la robe elle-même a été appelée “robe à la Watteau” ou “robe Watteau”.



Une “robe Watteau”
(détail d'un tableau
d'Antoine Watteau,
1720)

PAGE 30

UNE CITATION À DÉCOUVRIR

Les mots à trouver étaient PÂQUERETTES, GRENOUILLE, TONNEAU, SERPENT, DATTES, POMME, MAMAN, DIX, SÛR, DENT, DURS, ROND, TARD et LAMPE.

En reportant dans la grille les lettres de ces mots, on découvre cette citation faussement naïve de Voltaire, qui avait la guerre en horreur : « *Les soldats se mettent à genoux quand ils tirent : apparemment pour demander pardon du meurtre.* »

À DÉCOUVRIR
PROCHAINEMENT
DANS VIRGULE...

UN DOSSIER
TRÈS GOURMAND :
LES FESTINS DANS
LA LITTÉRATURE !

